

des enfants, des écrits...

Un livre sur Claude Ponti est paru dans la collection Boïtazoutils des Editions Être. Yvanne Chenouf a rencontré son auteure, Sophie Van der Linden...

PONTI À ŒUVRES OUVERTES

Yvanne CHENOUF

● Lectante, liseuse et lue (p.254)

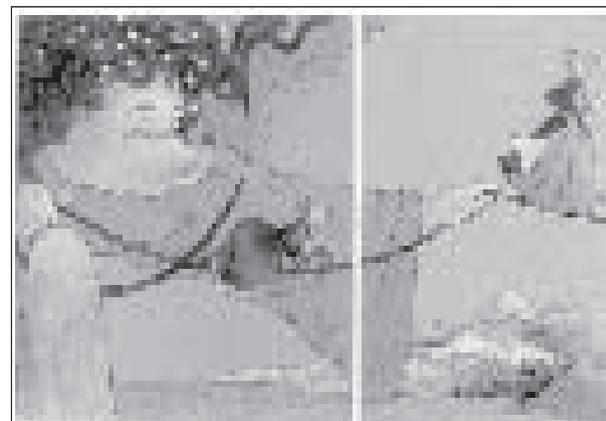
On entre dans son livre simplement, comme catapulté, directement au cœur de son sujet - l'univers de Claude Ponti - sans recommandation, par une phrase décrochée du corps du texte auquel elle donne vie, un *incipit* : « *En venant au monde, une petite fille a engendré un grand créateur d'albums.* » Sophie Van der Linden est une jeune femme simplissime, qui parle de son beau livre rouge (300 pages) comme d'un travail, qui parle de ce beau travail comme d'un acte de naissance, une mer de mots dont elle a émergé, auteuse. Elle semble sortie d'un tableau florentin, boucles brunes, teint pâle et ce regard qui laisse à penser que l'expression « *tenir à quelque chose ou à quelqu'un comme à la prunelle de ses yeux* » a précisément été inventée pour elle. En sa compagnie, on parcourt quelques cinquante ouvrages de Claude Ponti, comme si elle lisait derrière notre épaule, montrant par-ci, par-là, un détail, faisant un lien, un commentaire, une analyse, et on ré-apprend à lire de tous les yeux, les siens, les nôtres, par nouveaux réflexes pupillaires. L'étude est experte sans vocabulaire hermétique, sans prétention, accessible (et pourtant c'est un travail de critique), le point de vue n'est pas autoritaire, il invite à d'autres

sens, mais le livre, lui, fera autorité ; déjà, paisiblement il s'impose. Nouveau genre, nouveau ton, d'où provient cette « *tranquille cohérence d'une œuvre forte* » (p.44) dédiée à un homme peu réceptif aux hommages, à qui pense-t-on quand on écrit si fort, pourquoi s'y met-on, pour soi, pour une autre cause, et surtout comment a-t-on deviné qu'un tel projet attendait d'être accompli ? L'histoire de Sophie ressemble à un conte. Nul ne s'en étonne ?

Je ne suis pas entrée dans l'œuvre de Ponti par son premier livre, L'Album d'Adèle, mais par Pétronille et ses 120 petits. J'étais en lettres modernes, je suivais un module de littérature jeunesse et je suis tombée sur Pétronille. J'ai été bouleversée par la façon dont ce livre m'interpellait, activait en moi autant de lectures, sollicitait tant de compétences en même temps qu'il créait des attentes : sens du jeu, goût du risque... J'étais touchée par une œuvre.

Conquise et requise, elle rédige un mémoire de maîtrise et songe à une réécriture, au passage d'un état à un autre.

J'ai imaginé une autre destination à ce travail, j'ai envisagé la perspective d'autres destinataires et j'ai donc entrepris de sortir de la forme universitaire, de transformer mon écriture.



ill : Cl. Ponti, *Pétronille et ses 120 petits*, L'école des loisirs

Le reste se déroule comme dans *Pétronille*. Sophie sort de son domaine et entre, attirée, dans une forêt où des yeux (pacifiques ceux-là) la découvrent et l'observent.

J'ai eu de la chance de ne pas me poser la question de l'éditeur. À l'occasion d'une des conférences que j'ai réalisées à l'Institut Charles Perrault,¹ Christian Bruel m'a demandé - privilège incroyable - de lui envoyer mon travail. J'étais d'autant plus heureuse que, si j'avais eu à me mettre en quête d'un éditeur, ce serait lui que j'aurais contacté, en raison de la qualité, la cohérence de ses choix, sur la durée, son obstination à ne rien brader de ses engagements. À partir de là, tout s'est enchaîné merveilleusement. J'ai eu une longue collaboration avec lui, j'ai bénéficié de son écoute et de son exigence, son aide et je me suis sentie entièrement libre de suivre une œuvre qui m'intéressait, la comprendre, dégager ses points forts, défendre mon point de vue, dire combien ces albums valorisaient le lecteur, le sommant de se dépasser, d'aller construire des compétences en lui, avec quelle force ils réclamaient et inventaient ce lecteur, faisant émerger en lui « la conscience de l'acte de lecture ». (p.257)

Et Sophie, comme Pétronille, est repartie chez elle où on l'attendait. Avec le sentiment d'avoir fait œuvre neuve ?

Non, ce qui est peut-être nouveau c'est la forme, l'étude monographique mais de nombreuses choses existaient déjà, ne serait-ce que chez Jean Perrot.² Nous avons juste eu la volonté de fournir un travail de lecteur expert, de broser un portrait complet de cette œuvre en la rendant accessible, de multiplier les lecteurs de Ponti. Ça nous a pris plusieurs mois cette collaboration avec Christian Bruel et j'ai été associée à la fabrication du livre jusqu'au bout. C'est une chance, c'est passionnant d'étudier une œuvre complète, de faire des liens entre les livres, d'aller et venir dans et derrière les histoires, de construire des passerelles...

A-t-elle eu envie de valoriser un genre qui passe pour moindre parce que considéré pour des mineurs ?

Oui, sûrement.

Si l'on entre dans l'écriture du Claude Ponti sans préambule, on pénètre son œuvre par ses livres : « *Le livre et la lecture sont célébrés par Claude Ponti. Il rappelle régulièrement que le livre est à la fois objet et acte de lecture...* » (p.272) Les albums sont physiquement présents (dates de parution, format, nombreuses et superbes reproductions d'images...), on les évalue avant d'entreprendre de les comprendre,

naviguant à l'estime comme des bibliophiles. On s'intéresse aux supports comme à des réceptacles : « *C'est l'histoire qui détermine le format. J'ai une certaine prédilection pour le format à l'italienne, parce que ma narration est très linéaire* », (p.84) déclare Ponti ; la perception est assistée, guidée par le texte qui vient en ancrage, (p.60) focalisant notre attention sur les aspects formels. Notre lectrice a-t-elle voulu ajuster notre regard, si étourdi d'images qu'il aurait pu se lancer à fond perdu dans le seul récit linéaire ?

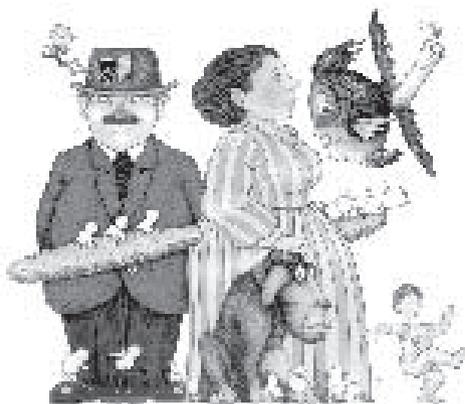
C'est vrai que quand on discute de Ponti, ce qui revient souvent c'est le contenu, le fourmillement, la fantaisie, le thématique... La forme étant indissociable du fond, c'est à ce titre que je m'intéresse à ce qui est formel... Ça déclenche des parcours de lecture, des allers retours, ça conduit vers des ailleurs auxquels le seul contenu ne donne pas accès. Oui, j'entretiens un rapport à des objets qui sont signifiants jusqu'au bout, jusqu'aux codes-barres. (p.246)

Il y a plein de choses qui se nouent dans ces albums, justement parce que divers niveaux s'entrecroisent, activant diverses formes d'images mentales et il reste encore beaucoup à creuser dans ce domaine.

Attentions à « comment on raconte », à « ce que ça raconte », le plan du livre était-il tracé d'avance ou s'est-il élaboré par réajustements, au fur et à mesure des d'obstacles ? Était-il question « d'attirer les lecteurs hors [d'eux] et les y reconduire, plus grands, plus forts

en fin de récit », (p.71) ou de montrer des chemins dans un univers où l'on se sent « plus perdu que perdu », où l'on a même l'impression « qu'on fait exprès de perdre les gens » ?

J'avais un plan universitaire ancré en moi. En travaillant, beaucoup de choses ont été bouleversées et j'ai dû oublier le schéma primitif dont bien sûr des esquisses ont été conservées. Si j'ai choisi d'initier mon travail par Adèle³ c'est parce que dans cette trilogie il y a l'essence de l'œuvre. C'est



ill. : Cl. Ponti, L'album d'Adèle, Gallimard

¹ Institut Charles Perrault, Hôtel de Mézières, 14 Av. de l'Europe 95600 Eaubonne.

² Une bibliographie de Jean Perrot figure à la fin de l'ouvrage de S. Van der Linden. Voir aussi la critique de son dernier ouvrage : *Tricentenaire de Ch. Perrault : les grands contes du 17ème siècle et leur fortune littéraire*, J. Perrot (dir.), In Press 1998 / M.Claude Doquet, A.L. n°70, juin 2000, pp. 14 et 15.

³ *L'Album d'Adèle*, 1986, *Adèle s'en mêle*, 1987, *Adèle et la pelle*, 1988, Gallimard

avec ces albums qu'on commence à s'attacher aux processus créatifs (comment ça se joue, comment le sens circule, comment on parle du temps, de l'espace, comment de nouvelles histoires surgissent, greffées sur les contes...) (p.91) J'ai approfondi là, force du contenu et jeu de la lecture. Et puis, on a pensé à l'organisation du tout, aux circulations des lecteurs, on s'est amusé avec les titres, les références... On a voulu cette forme foisonnante et structurée, ludique et évidente. Mais, peut-être le livre fonctionne-t-il un peu trop sur la connivence...

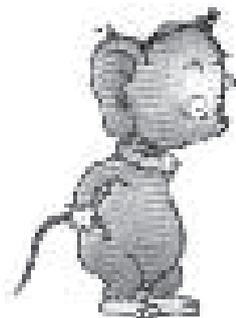
La rencontre avec Pétronille a-t-elle détourné l'étudiante pour in fine l'instituer écrivaine ?

Oui, ma naissance est là. Je ne possédais pas de réelle pratique d'écriture hors des mémoires universitaires. J'ai bénéficié de l'accompagnement de mon éditeur qui m'a incité à reprendre mon travail, extraire et façonner autrement les idées, veiller aux élégances du texte. Oui, l'œuvre de Claude Ponti m'a ouverte à la Littérature Jeunesse, c'est pour moi une œuvre de passages, de seuils et de ponts. Elle a accompagné mes premiers pas de critique, par ses multiples circulations et jeux de références... J'ai émergé là.

Sur les rouges de la belle couverture de Bernard Bonhomme figurent, dans un cadre, un personnage féminin, décidé, entraînant un personnage masculin, souriant. Sous le nom de l'auteur célébré, à côté de l'auteuse célébrante, un poussin masqué se dirige, grimaçant, dans les pages du livre exactement. Toute association avec un éditeur connu, dont le sourire était mordant, tient-elle lieu d'être ?

● L'album de Sophie

Véritable plaidoyer pour l'album, « prétexte et catalyseur d'une création imaginaire », (p.18) l'analyse évoque la puissance et les impuissances de deux instances - l'écrit, l'image (p.60) - , deux codes affectés d'une syntaxe particulière et commune, (p.62) une articulation entre trois systèmes : l'iconique, le linguistique et le littéraire. Dépossédé de son caractère immature, l'album fonde une lecture complexe, lecture de chaque instance plus une troisième, née de leur union. Cette activité hautement sensible et intellectuelle n'est ni provisoire, ni propédeutique. Elle est perfectible et non préparatoire, concourant à la maturité de la lecture.



En fait, il faudrait parler de quatre instances au lieu de trois, car l'image comme le texte comporte plusieurs niveaux de lecture : ils peuvent représenter, décrire, référencer dans la stabilité des relations entre ce qui est montré et ce qui montre et on peut les considérer dans leur épaisseur, dans le « feuilleté de la signification » comme dit Barthes.

L'album ici prend tout son sens : que de détails dans les images, de superpositions, de fils à tirer, à tisser ! On soulève et on relève des choses dissimulées, découvrant toujours autre chose derrière l'apparence où on ne reste pas... On n'est jamais dans le monde tel qu'il est, toujours au Bord du Monde comme dans le Nakakoué où, alors que l'histoire est plutôt drôle, on tombe sur une double-page, sinistre : « C'était un endroit terrible où personne ne pouvait avoir envie d'aller exprès. » p. 30-31. (L'Holocauste, désert de ruines où s'enfuit un livre en feu tandis qu'au loin se découpent les miradors enchaînés entre leurs barbelés.)



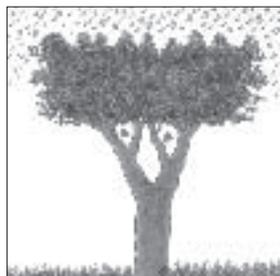
ill : Cl. Ponti, Le Nakakoué, L'École des loisirs

L'écrit aussi est trouble, troublant : omniprésence de l'oralité, jeux de mots, de sonorités... Ponti utilise à plein la fonction générative de la langue : dans l'île des Zertes, les Zertes bougent tout le temps, les Zertes zertillonnent. (p.136) Bien sûr, ça et là, on rencontre une petite règle comme dans Ma Vallée quand le vent emmène la chanson et qu'il en transforme les formes lexicales et syntaxiques. Mais, dans l'ensemble, rien n'est dicté. Claude Ponti ouvre des réseaux de lecture, offre des possibilités, y compris celle de lire au pied de la lettre. Il incite à tisser des relations, à poser des interrogations au texte, à l'image, il convie à réagir à des élaborations ludiques, mais laisse la possibilité d'une lecture non dérangeante ou de surface, au fil du récit. « Pour moi, dit-il, les grands-mères, les arrière-grands-mères, la filiation d'Hippocrate, c'est une échelle pour que les lecteurs aillent dans leur propre passé. Je ne veux pas mettre les pieds dans leur passé. » (p.125) et

puis : « Il y a tout un tas de trucs qu'on peut vraiment décider [...] Chaque fois que je peux montrer qu'il y a des points de décision, je le fais. » (p.137)

À l'aise dans ces espaces graphiques qu'elle explore méticuleusement, Sophie Van der Linden parle de circulations et d'arrêts contemplatifs, de passages et de seuils, de charnières, de limites, de personnages emportés par le sens du récit et soudain pétrifiés tandis que l'œil du lecteur qui cherche à la suivre file, file et s'accroche et s'arrête aux ruptures ; car elle avance linéairement et par éclats notre lectrice, donnant l'impression que son empan de lecture à elle c'est la double-page, perception à laquelle elle forme son lecteur, l'attirant dans l'amplitude du champ en même temps que dans sa profondeur, dans les enchaînements séquentiels, les raccords d'images et leur découpage, les oscillations chromatiques vérifiant que le regard, entraîné dans la magnitude des cycles d'observation, n'omet pas ces légers filets qui encadrent ces vignettes, là, tout en bas. L'album, souvent feuilleté à la hâte donne à l'acte de lecture l'occasion d'être accompli.

Chaque double page apporte des surprises, des mondes se créent. J'ai des connaissances en lecture d'images mais j'ai aussi des limites. Ma formation comprend des études cinématographiques qui me permettent d'être sensible aux cadrages, à la qualité exceptionnelle de certaines profondeurs de champ : on passe derrière, on traverse, on plonge, on ressort ailleurs, on est vectorisé. Oui, ces supports invitent à la lecture longue et rythmée : « Pouvoir se prêter au jeu d'une lecture curieuse, attentive, vagabonde, naïve, experte et partagée nécessite, d'une part, des créateurs à la hauteur de ce désir, et, d'autre part, un dispositif permanent de qualification des lecteurs. » (p.248)



ill : Cl. Ponti, Ma Vallée, L'école des loisirs

● Les lecteurs pontiesques, actifs dans l'abandon

Ponti s'adresse aux enfants. Il leur écrit des histoires avec « plusieurs niveaux de lecture et au moins une lecture au premier niveau, une base simple, au pied de la lettre, d'un bout à l'autre du livre. » (p.264) Il se méfie des interprétations : « On m'attribue beaucoup plus de choses que je n'en mets, mais comme il y en a qu'on ne m'attribue pas faute de les voir, nous sommes quittes. » (p.205) Pas facile d'écrire ce livre sans avoir dans la tête ce lecteur-là, ses craintes par rapport au commentaire, ses résistances à ceux qui induisent, (p.272)

pas simple de ne pas entraver son désir d'être immédiatement (sans médiation) en relation avec les enfants tout en sachant que ce sont les incapacités techniques qui gouvernent à 80% les niveaux de lecture des élèves de 6ème,⁴ ce que suggère l'éditeur dans son propos final : « Si le tissu social ne se persuade pas qu'il y a dans cette lecture experte à la portée de tous une résistance au "lent nivellement des imaginaires individuels" (...), les enfants continueront d'avoir des chances inégales d'accès à des œuvres de la qualité de celles de Claude Ponti. » (p.289) Exposant des états de compréhension, faisant résonner des échos émotionnels, avec la délicatesse de ne pas faire dire à l'œuvre de Claude Ponti ce qu'il tient à dire sans le dire, Sophie Van der Linden surmonte les obstacles parce qu'elle prend en compte le rapport que l'auteur souhaite établir avec ses lecteurs ; qu'elle le respecte.

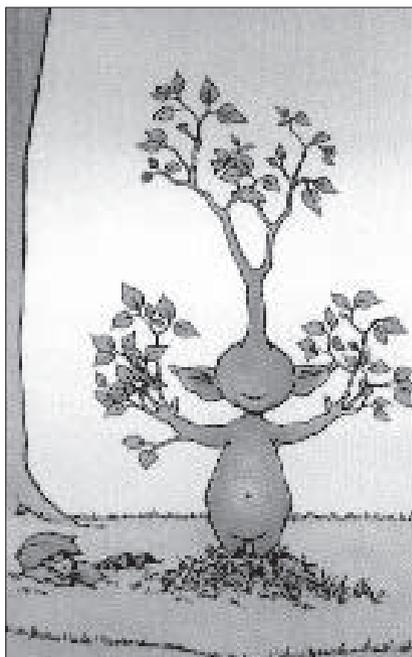
Oui, je sais. Il dit qu'il n'a jamais rien lu sur son œuvre, qu'il refuse le décorticage de son travail, qu'il rejette des références (à Tardieu, par exemple (p.217)). Je me suis montrée prudente sur les interprétations, travaillant l'aspect formel de l'œuvre qui est très suggestive. J'ai cherché à éviter la surcharge de sens, faire dire à l'œuvre ce qu'elle livre sans peine si on se montre actif avec elle, si on regarde derrière les choses, à l'intérieur, dessous, si on relie, on relit, si on se fait confiance, si on se laisse faire.

Ponti parie sur du sens disponible chez les enfants. Ce fond, il le travaille, le remodèle : différence, solitude, peur, nécessité de surmonter des crises...(p.77) S'appuyant sur ce que sont en train de découvrir ses lecteurs, il les précède (p.241) : attitude magistralement traitée dans le livre de Sophie Van der Linden. Elle explique comment il invalide les procédés classiquement tendus aux enfants comme la nominalisation (p.29), comment il introduit des genres réservés aux plus âgés comme la science-fiction...(p.102), comment il octroie un inconditionnel statut de lecteur : « Claude Ponti accorde au lecteur des compétences qui lui permettent de décrypter tout ou partie de ce qui est sous-jacent au récit principal. » (p.267)

Il y a un parti-pris de l'enfance, une grande confiance dans le jeune lecteur, une volonté de le mettre en contact avec l'offre la plus large possible, de le sortir du carcan enfantin, pas

⁴ DEP, Inspection Générale, 1995

de son univers... Ponti a un discours optimiste : il reconnaît à ses héros la volonté d'agir, de se sortir, par effet de leur décision, des impasses. Quand il déclare qu'il met des échelles pour que les enfants aillent dans leur passé, que lui, ne veut pas y mettre les pieds, c'est du respect mais c'est aussi une manière de dire : à chacun le soin de prendre en charge sa propre histoire. Chacun a sa part à faire. Agir, décider ! Il y a du mouvement sur un axe horizontal parce qu'il ne s'agit pas d'espérer que ça change comme ça. Sur un plan vertical, on prend le temps de savoir d'où on vient, où sont nos sources. Mais il n'est pas question d'y mourir de soif si elles sont tarées : « Dans Okilélé, l'arbre assure le point de cohérence du récit. Suivons les deux quêtes parallèles menées par le héros. Okilélé est d'emblée, c'est-à-dire dès la naissance, dans une situation insatisfaisante : il est rejeté par sa propre famille (...) Ses tentatives pour tisser du lien (...) avec ses proches se soldent par des échecs cuisants. (...) Okilélé se confie aux étoiles qui lui apprennent "que quelque part, sur une planète", on a besoin de lui (...) c'est donc "ailleurs" que se jouera sa réussite. » (p.82) Ponti joue la force de la volonté enfantine sans en faire un combat de solitaire. Il y a un affichage de l'amitié, franche, tendre. On est attendu. Donc il faut se mettre en route... Sur la couverture de L'Album d'Adèle (p.17), avec une main elle décrit le monde représenté, avec l'autre, elle orchestre ce monde partition.



ill : Cl. Ponti, Okilélé, L'école des loisirs

Chacun est responsable des énigmes du monde.⁵ Les lecteurs pontiens apprennent la résolution : passer du complexe au simple, d'un état à un autre (résoudre) mais aussi se déterminer, s'en tenir à ses choix (être résolu). Notre lectrice est formelle, la seule façon pour elle d'atteindre le fin fond des choses.

● Ponti en genre et en nombre

On entre dans le livre tandis qu'Adèle entre dans la vie, on apprend à circuler dans les pages lorsqu'elle fait ses premiers pas, on découvre le texte avec ses premiers mots : généralement, dans une série, ce sont les aventures qui évoluent, là, c'est le personnage qui change, qui grandit :

« Chaque album préfigure, accompagne, sollicite l'évolution des jeunes lecteurs potentiellement cousins d'Adèle. » (p.31) Ponti lutte contre l'intolérable clôture du livre (p.44) ; l'intolérable clôture du monde ? La lectrice le suggère : bâtisseur de genres nouveaux, il offre des outils pour regarder l'univers autrement, car on regarde dans ses livres, même couché, même de travers et, si on ne voit rien derrière la coquille d'un œuf alors on dessine une fenêtre et tout s'éclaire à l'intérieur⁶ : « S'ils grandissent en accédant à la connaissance du monde, les personnages peuvent être aussi les acteurs de sa cohésion. » (p.123)

Oui, ça circule, ça bourgeonne chez Ponti comme s'il voulait constamment éprouver les limites du livre : jeux de références, passerelles entre les œuvres, liens entre les livres d'une même série comme celle des Monsieur Monsieur ou des Mademoiselle Mademoiselle, où une image reprise à l'identique dans deux albums n'a pas le même sens en raison de la situation qui change, du texte qui n'est plus le même (p.43). Chaque double-page offre une découverte. Il y a, en plus des reprises d'images à l'identique, des inversions d'images véritables pièges tendus à notre vitesse de lecture comme je l'ai montré pour la première et la dernière page du Tournemire : « Les choses

sont de nouveau comme avant ? Certainement pas ! Le travail de l'imaginaire chez Claude Ponti ne consiste ni en un renversement ni en un simple retour à l'ordre des choses, mais en l'élaboration d'une nouvelle dimension productive. » (p.111)

Les doubles-pages, liées, se lisent aussi une à une, suggérant l'invisible logique : avancer, transformer le monde, mais aussi prendre le temps de la contemplation. (p.51, 52)

Oui, on progresse comme dans un musée...

Ponti n'est pas l'auteur d'un genre figé « se jouant des excès d'un examen trop soucieux de la théorie des genres » (p.103) et notre lectrice le prouve sur sa production romanesque

⁵ voir, dans cette revue, p.67 ce que dit P. Sève des énigmes qu'offrent certains livres et dont le lecteur devient responsable.

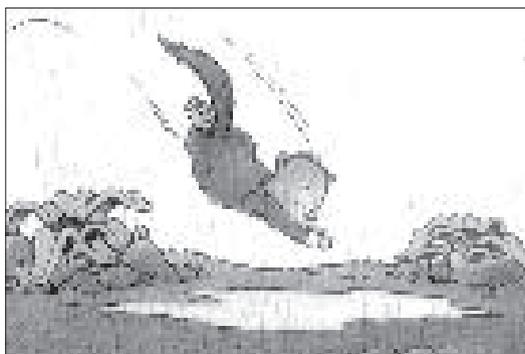
⁶ Le Nakakoué, L'école des Loisirs, 1997, p. 14

pour adultes, troublant notre horizon d'attente. Comment mieux dire pourtant que cet auteur aux emboîtements fantastiques « propose un ancrage très quotidien du monde merveilleux » (p.104) ? on ne rêve jamais aussi bien qu'éveillé. (p.112)

Mine de rien, les romans donnent des clés d'entrée dans les albums. Les deux productions sont indissociables, Je les ai réunies discrètement, sans m'apesantir sur le fond abordé dans Les Pieds Bleus ou Est-ce qu'hier n'est pas fini ?⁷ Je me suis tenue en réserve préférant mettre en valeur certains points, soupesant ce qui faisait mon travail de lecteur expert. S'il y a mélange des genres, il n'y a pas exploration au sens de destruction. Non, des liens forts existent entre les choses, les textes et les images. Si on échappe aux cloisonnements on reste dans la complémentarité, les redondances qui offrent une stabilité.

Ponti dose, travaille les écarts, mettant, sous les techniques, le sens à l'épreuve. Ne peut-on craindre, dans ses jeux éparpillés dans l'œuvre, les pertes irrémédiables là où notre lectrice évoque des « pertes sans dommage » ?

Les répétitions, les reprises, les inversions... fixent des repères. Les enfants s'y retrouvent. Le mot poursuite convient bien à la lecture des albums de Ponti. On poursuit, aux deux sens du terme, le sens épars, caché, et on poursuit son travail de lecteur, on avance dans la compréhension du fonctionnement des œuvres et de soi. Là, j'en suis sûre, se noue de la reconnaissance. Ce sont des livres qui travaillent profondément les notions d'espace et de temps, des dimensions mais aussi des axes de progression. Quand on évoque la linéarité de l'écriture, il ne faut pas imaginer la droite ligne. Prenez Ma Vallée. C'est une révolution, ce livre. Il y a un total renversement de format, l'œuvre se redresse, c'est un beau geste, ça ! Tout ce qui était posé, stabilisé en profondeur, se renouvelle. On découvre une image unique en métamorphoses. C'est dense, innovant, et si tranquillement efficace.



ill : Cl. Ponti, Ma Vallée, L'école des loisirs

● La nuit arrête les rêves pontiens (p.112)

Par cette belle expression, Sophie Van der Linden campe l'imaginaire de Ponti du côté de la vie. Invitation à ne pas s'endormir, être actif et en même temps admettre que cer-

taines choses ne sont pas de l'ordre de notre volonté, qu'on ne peut pas tout maîtriser.(p.113) Pas de leurre et si les cycles sont tourbillonnants, ils n'évitent pas celui de la vie et de la mort, de la décomposition et de la pourriture.(p.75)

Oui, du sang coule de blessures cruelles, oui, il y a de la pourriture burlesque... Il y a toujours mise à l'épreuve, la vie étant considérée comme un long chemin formateur, plein d'obstacles mais aussi plein de chemins (p.71), de réussites (p.75). Les livres de Ponti s'achèvent dans la plénitude de la félicité. Le grave est toujours contrebalancé par l'euphorique. Les peines sont pardonnées. Tout est à portée, à mesure... Le couple identité/individu fonctionne en étroite liaison. On s'adresse à cet individu et il y a des menaces sur l'identité mais on se construit en permanence et on se reconstruit en cas d'altération. On s'appartient dès qu'on a un nom, à soi, par soi choisi, conquis, en fonction de sa place et de ses mérites (p.121).

● Les mots des silences, le propre des noms

Tant de maestria sur les images nous avait mis l'eau à la bouche et permit de nous régaler sur la maîtrise d'observation du langage. Sophie Van der Linden a tout regardé dans le texte : comment se forment les noms - suffixes, préfixes, mots valises (Carpoiselles), devinettes (Le Saint-Julfer des instituteurs de Zénobie), calembours (Je suis un Nain-Porte-Quoi), décomposition-reconstitution (Daphné Nuphar), polysémies, etc. (p.185) Elle a exploré et ramené, enthousiaste « C'est un vrai bonheur que de pouvoir conduire des lecteurs à inscrire le langage pontien dans ce courant qui va des fatrasies du Moyen-Age au Michaux du Grand Combat, en passant par Lewis Carroll, les surréalistes, les membres de l'Oulipo et nombre

d'autres » (p.193) des raffinements verbaux (le guérison, ce hérisson joyeux qui apporte la guérison), des attentes construites et déjouées (p.195), des tournures enfantines prises au sérieux du sens. Ce grand chambardement linguistique provoque des nécessités de retomber sur sa propre langue. Encore une fois, le lecteur n'est invité au *pesta* que pour devenir acteur.

⁷ Tous deux aux éditions de l'Olivier, 1995, 1999

Chaque passage, chez Ponti, débouche sur un seuil, lequel suggère d'autres traversées. La double-page semble toujours être ainsi utilisée : chaque pliure est une charnière. Des odyssees en quelque sorte que ces résurrections permanentes. Oui, on est en plein dans la condition humaine.

À croire que si le choc de la paternité crée des auteurs, c'est que certains pères s'émeuvent et tremblent au moment de la reproduction. Qu'hier ne soit pas demain. Un album, c'est une surface blanche. « Certains croient en faire, ils font autre chose » déclare Claude Ponti (p.35) et, pour lui, c'est l'album qui est l'original. (p.39)

C'est un peintre, Ponti. Il est passé de la peinture, objet unique mis en vente, à l'album, reproduction, multiplication et il fait de la lecture l'acte original. Il fait une sacrée confiance dans le talent du lecteur.

Outre l'immense compétence, c'est la confiance qui parcourt les pages lourdes et glacées de ce livre où les propos d'un créateur courent, couleur sépia, couleur de l'encre marine. Confiance d'un éditeur qui se risque à dire son admiration à un auteur rétif à l'entreprise ; confiance d'une lectrice qui, gravement, nous entraîne dans l'euphorie, le bien-être collectif. C'est jamais trop quand c'est bien. C'est vous qui l'avez écrit, Monsieur Ponti. Et là, c'est si bien que c'est juste. Les médiateurs vont grandir professionnellement et humainement en lisant cet ouvrage et les enfants, sur leurs épaules, vont s'envoler. Une lectrice est née qui offre ses histoires au vent. Ça va se savoir dans la vallée. Et les arbres branchés rêvent aux pages qu'ils deviendront plus tard quand ils auront fini leur vie d'arbres et qu'ils deviendront auteurs. C'était quoi votre nom d'arbre, Monsieur Ponti, avant que vous ne deveniez auctor ? Chaîne ou Être ? En tous cas voilà que Pétronille a inventé une lectrice qui est allée voir de l'autre côté du rideau. Elle vous a lu et elle a écrit son premier livre en collant dans un gros cahier rouge « les choses qui font la vie » de vos albums. Ce livre, quand on le voit, on voit qu'il a envie de se faire lire. Alors on l'ouvre et il nous décoiffe. C'est un livre à raconter qui fait à la fois rire et penser.

Elle a écrit le livre de vos livres, celui qui remettra chez certains adultes en sommeil vos histoires en route car, comme l'écrit cette Sophie au pays de vos merveilles « un danger guette le livre : n'être plus jamais lu. »

Yvonne CHENOUF



ill : Cl. Ponti, *Broutille*, L'école des loisirs

